

PROLOGUE

UN DERNIER TOUR DE PLAINE

Ce 31 mars 2009, j'avais conduit mon père chez Jean, l'ami d'enfance. À quatre-vingt-cinq ans, ils étaient les plus anciens habitants de Breny et constituaient la mémoire du village de ces huit dernières décennies. Au cours de cet après-midi, tous deux s'étaient rappelé leurs souvenirs d'enfance et d'adolescence, comme jamais, peut-être, ils ne l'avaient fait. Était-ce l'intuition d'une dernière rencontre ?

Lorsque mon père m'appelle pour que je vienne le chercher, je lui propose de faire le tour de Breny, ce village de l'Aisne de moins de trois cents âmes dont il a été le maire de 1965 à 1995. Comme beaucoup d'élus locaux, il a exercé cette tâche souvent ingrate de manière quasi sacerdotale. Breny et sa rivière, l'Ourcq, sa gare et ses six trains quotidiens pour Paris ou Reims, avant la fermeture de la ligne voyageurs en 2016; son école, qui a fermé à la rentrée scolaire 2016, et sa mairie; son église du XII^e siècle, à cheval sur le roman et le gothique, implantée sur une ancienne villa mérovingienne et classée par les Beaux-Arts; sans oublier son monument aux morts, avec dix-sept noms de soldats inscrits sur la pierre, morts au champ d'honneur ou pour la France au cours de cette insensée boucherie qu'a été la Première Guerre mondiale...

Breny, un petit village ancré dans la France profonde, même s'il se situe à vol d'oiseau à soixante-dix kilomètres de ces deux symboles de la modernité et de la mondialisation que sont le parc Disneyland à Marne-la-Vallée et l'aéroport Charles-de-Gaulle à Roissy-en-France.

Comme la météo s'y prête, nous poursuivons par un petit tour de plaine, dont il connaît les moindres recoins : Fontenaille et Montbard ; Bisselet et ses « creutes » (habitats troglodytes, en patois picard), dont l'une d'entre elles abritait une sépulture collective du Néolithique, attestant ainsi la présence de l'homme au III^e millénaire av. J.-C. ; le ru Villon et celui de Chaudailly ; la Pelle-à-Four et la pâture pentue du Pont-Bernard, le long de l'ancienne voie romaine, où, dit-on, serait passée Jeanne d'Arc ; le Martois, où ont été trouvées d'exceptionnelles nécropoles gallo-romaine et mérovingienne comprenant 2200 tombes ; le hangar de la CUMA (coopérative d'utilisation de matériel agricole) ; la route de Neuilly et Pinson, où, en certains endroits, les plantes jaunissent prématurément du fait d'un dépôt de mines lors de la Première Guerre mondiale...

En chacun de ces lieux, je crois lire sur le visage de mon père l'expression des tas de souvenirs égrenés dans la bonne cinquantaine d'agendas qu'il a annotés chaque soir. Pendant plus de cinq décennies, il a tenu au jour le jour un journal relatant la vie de la famille, de la ferme et du village, les détails du quotidien, mêlant le temps qui passe et le temps qu'il fait, comme avait pu le faire cinq siècles avant lui, dans un style tout aussi dépouillé, le sire de Gouberville, gentilhomme normand.

Ce tour de plaine me replonge dans mes souvenirs d'enfance. Un temps heureux, sans doute enjolivé par la nostalgie. Vivre son enfance dans une ferme m'est toujours apparu comme une chance, loin de la monotonie que peuvent imaginer les jeunes citadins dans le brouhaha incessant de la ville. Se mêlaient instants de solitude et moments d'effervescence, le silence quasi mystique des vaches en train de ruminer et l'agitation des machines et des hommes pendant la moisson, les vastes horizons, cet « océan cérééal prolongeant sa houle

d'émeraude et de feu jusqu'aux extrémités de l'horizon » qu'évoque Paul Claudel, natif d'un village voisin, et le petit coin paisible, sorte de jardin secret où l'on bâtit le monde de ses rêves. Mieux qu'ailleurs on apprend dans les champs et les étables l'humilité tout en ayant ce sentiment pour un enfant d'être quelqu'un. Le moindre coup de main à la ferme vous procure la fierté d'appartenir au monde des grands.

UNE CERTAINE MÉLANCOLIE

Comme nombre de villages de ces terres d'invasion du Nord et de l'Est, Breny exprime encore aujourd'hui une certaine mélancolie. Un siècle après le premier conflit mondial, le paysage arbore toujours quelques immuables cicatrices, comme pour dire aux générations futures : n'oubliez pas ! Témoins de ces blessures, dans les prés ou les sous-bois, ces petits cratères qui ne doivent rien aux mouvements géologiques.

En quelques années, le village a beaucoup changé, en particulier dans sa composition sociologique. Les familles présentes depuis plusieurs décennies ne sont désormais plus majoritaires. Celles plus récemment installées sont souvent moins bien intégrées à la vie locale tandis que le sentiment d'insécurité croît, en même temps que le repli sur soi et l'angoisse face à un monde et à une époque difficiles à déchiffrer. La plupart des jeunes s'en sont allés à la ville. Ceux qui restent sont souvent en galère et se retrouvent sous l'abribus où ne s'arrêtent quasiment plus de bus. Les résidents secondaires, nombreux il y a une trentaine d'années, ont filé sous des cieux plus cléments et plus lointains tant les distances se sont considérablement raccourcies. Ce n'est plus tout à fait le village que mon père a connu...

Les liens de sympathie ou les oppositions, voire les conflits ancestraux, qui avaient imprégné la vie du village laissent de plus en plus place à l'indifférence. Hier tout le

monde se connaissait, aujourd'hui on a bien du mal à mettre un visage sur une bonne moitié des noms des habitants du village qui figurent dans le bottin. On ne se rencontre plus désormais que dans les allées des supermarchés de la ville la plus proche. Le lien social se délite. L'animation socioculturelle, très en vogue dans les années 1980, se limite désormais à l'organisation d'une brocante. Alors que la population vieillit, les membres du club du troisième âge se comptent sur les doigts d'une main. La vie associative se meurt, le bénévolat n'attire plus guère. Enfin, dernier signe, ô combien éloquent, d'un certain mal-être : le vote des habitants. Il y a quelques décennies, gaullistes et communistes se partageaient les suffrages. Depuis plusieurs scrutins, avec entre 30 % et 40 % des votants, c'est le Front national qui fait désespérément la course en tête... Depuis, il a dépassé la barre des 50 % aux élections européennes de 2014 et Marine Le Pen a obtenu 70 % des suffrages lors du second tour de la présidentielle de 2017. La crainte de l'immigré ? Il y en a si peu... Sans doute faut-il rechercher les causes de ce vote dans le déracinement social de cette France périphérique qui se paupérise de plus en plus depuis la fin des Trente Glorieuses.

UN MONDE EN TRAIN DE DISPARAÎTRE

Cinq semaines après cette flânerie printanière imprévue, mon père a été hospitalisé. En réanimation, il lutte courageusement. Entre-temps, le 7 juillet, ma mère s'en est allée, n'ayant pu sortir victorieuse d'un combat inégal contre le cancer. Elle a ponctué « ce passage sur Terre » en entamant, au milieu d'une nuit de souffrance et de silence, et d'une voix si faible et si lointaine, semblant déjà venir de l'au-delà, un « Je vous salue Marie » qu'elle n'a pas eu la force de terminer. Mon père ne le saura pas, du moins pas avant ce 21 août... C'est alors à son tour de livrer son dernier souffle dans une

ambulance quelque part entre l'hôpital de Villiers-Saint-Denis et celui de Château-Thierry. Sans doute leurs retrouvailles auront-elles été surprenantes pour mon père, tout étonné de découvrir, là où ils sont désormais, que ma mère l'avait précédé de six semaines!

Tous deux, nés en 1923, sont issus du monde paysan. Ma mère, dernière d'une fratrie de douze, est originaire du Condroz, région aux charmes romantiques de la province de Liège, en Belgique. En 1930, alors qu'elle a sept ans, ses parents viennent s'installer en France pour exploiter la ferme de la Bouilloire, à Villeneuve-Saint-Germain, près de Soissons. De son côté, mon père a pratiquement toujours vécu à Breny. Avant de reprendre l'exploitation familiale avec son frère en 1955, il a travaillé, après ses études au lycée agricole de Crézancy, dans une coopérative de machinisme, puis est devenu contremaître dans une exploitation du Soissonnais. Expériences salariales qui lui ont permis d'entretenir une relation tout empreinte de considération à l'égard de ceux avec qui il travaillait!

Nos parents ont vécu cette exceptionnelle mutation du monde agricole et de la société. Nés paysans, ils sont devenus agriculteurs, en phase avec leur époque, mais ont gardé tout au long de leur vie cette âme paysanne puisée au fond des âges. Ils aimaient passionnément la terre, la nature, les animaux et les plantes. Mon père bêchait méticuleusement son jardin. Au lycée agricole de Crézancy – où, à l'époque, l'on notait la qualité du bêchage –, il était le meilleur. Il aimait toucher cette terre qui vit, respire, transpire, fume, dégage des odeurs; il aimait la humer, l'observer, presque de manière contemplative; ce qu'un agriculteur ne fait quasiment plus désormais. « Soulever, pénétrer, déchirer la terre, écrit la romancière Colette, est un labeur – un plaisir – qui ne va pas sans exaltation. » Il en savait long sur la terre, la nature, et en

particulier les plantes. Il les connaissait toutes, le bon grain comme l'ivraie. La sauvegarde de la biodiversité, aujourd'hui considérée comme un enjeu essentiel pour notre avenir, était pour lui une évidence depuis toujours. En témoigne ce précieux herbier, hymne à cette biodiversité, qu'il avait constitué en 1937 et 1938.

Avec un brin de nostalgie, mon père évoquait les grandes attelées des années d'avant-guerre, la batteuse et les bouquets de la moisson, les repas de Saint-Éloi, toutes occasions de convivialité qui ont disparu sous le rouleau compresseur de la modernité et du productivisme au cours de ces ambivalentes années 1970. Tandis que ma mère se souvenait des grandes tablées, avec souvent plus de vingt personnes, quand elle était enfant. Elle en avait gardé jusqu'à ses derniers jours un chaleureux sens de l'accueil, répondant à celles et ceux qui craignaient de la gêner : « Mais vous ne me dérangez pas, je ne suis pas rangée ! »

Ils ont connu ces années de guerre aux hivers terribles, la débâcle de 1940, l'exode en Mayenne pour mes grands-parents maternels, le retour un mois plus tard, la ferme et la maison détruites par les bombardements, le bétail en grande partie perdu, l'obligation d'aller dormir pendant des mois dans la chapelle du bourg, l'occupation allemande, le travail de reconstruction, les difficultés au quotidien en un temps où il fallait vendre une vache pour pouvoir se soigner !

Mes parents appartenaient à la génération de la JAC (Jeunesse agricole catholique) qui a su mêler avec hardiesse progrès technique et engagement social, humaniste et spirituel, et se sentaient proches de la spiritualité des Frères missionnaires des campagnes, dont le noviciat se trouvait dans le village voisin. Pour eux, le travail de la terre faisait partie de la Création. De même, ils n'étaient pas insensibles à la condition le plus souvent misérable des paysans, notamment dans

le tiers monde. Ma mère en particulier, parce que « belge et rebelle, disait-elle, comme sœur Emmanuelle » qu'elle aimait tant, se révoltait contre l'injustice faite aux hommes de la terre – et plus généralement aux humbles – de par le monde et se lamentait de l'indignité des bas prix des produits agricoles. Le technicien d'un groupement de producteurs l'avait surnommée Arlette Laguiller, ce qui la faisait sourire ! Elle s'intéressait à tout. L'élection de Barack Obama aura été l'un de ses derniers bonheurs de citoyenne exigeante et éprise de justice – sans doute serait-elle quelque peu déçue aujourd'hui ? –, et la chanson de Bénabar « À la campagne » l'un de ses derniers coups de cœur musicaux.

2009, UN BASCULEMENT ?

Mes parents considéraient qu'un monde était en train de disparaître. La civilisation urbaine a définitivement colonisé les vieilles sociétés campagnardes et, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, en 2009, la planète comptait plus de citadins que de ruraux. L'argent a triomphé de tout. La hiérarchie des valeurs s'en trouve bouleversée. La bureaucratie s'est impitoyablement emparée de l'agriculture, au point que l'administration bruxelloise vérifie scrupuleusement, au décimètre carré près et par satellite, le respect des zones laissées en jachère. Qu'il paraît si lointain, ce temps où Georges Bernanos pouvait s'exclamer à propos du paysan : « Le seul qui ne fut pas soumis ! » – oubliant certes un peu vite ces siècles d'esclavage, de servage et de métayage. La perspective de la disparition du troupeau laitier à la ferme familiale à la fin de l'année 2009, parce que la mise aux normes imposait d'énormes investissements dans un secteur devenu sinistré du fait des très bas prix à la production, n'a pas été sans susciter de discrètes mais non moins réelles inquiétudes. Pour mes parents, le bonheur n'était plus dans le pré...

Cette année 2009, qui les a vus tous deux s'en aller, marque un basculement. Certes, le constat a été fait bien des fois dans cette histoire qui s'accélère à un rythme infernal. Mais jamais tant de signaux ne sont passés simultanément au rouge : crise financière, crise économique, crise alimentaire, crise énergétique, crise climatique, crise environnementale, crise sociale... et crise agricole. En cette année 2009, pourtant fort bon millésime au niveau des récoltes, les agriculteurs sont plus inquiets que jamais. L'emballlement des prix des produits agricoles des années 2008 et 2009 est retombé, pour réapparaître trois ans plus tard. La volatilité des cours se conjugue mal avec l'impératif de sécurité de l'approvisionnement alimentaire et la stabilité des revenus. À la fin de l'été 2009, le ministre de l'Agriculture, Bruno Le Maire, évoque la plus grave crise de l'agriculture depuis trente ans. Crise qui concerne la plupart des productions : l'élevage en général, le lait en particulier, les fruits et légumes, la vigne et les céréales. La situation s'est encore aggravée depuis, notamment au cours de l'été 2015 et de l'année 2016, marqués par les incertitudes quant à la pérennité d'une certaine forme d'élevage en France, avec la dérégulation d'un secteur du fait de la fin des quotas laitiers et une course insensée à l'agrandissement et à l'industrialisation. S'ajoute une météo catastrophique qui a engendré l'une des plus mauvaises moissons des trois dernières décennies.

Dans les pays riches, la plupart des paysans ont disparu. Les exploitants familiaux, ceux qui étaient la cible des grandes lois d'orientation des années 1960, sont en voie de disparition. Ne vont subsister que ceux que l'on appelle un peu pompeusement les « agrimanagers », ces « industriels de l'agriculture »... et ceux qui – du moins c'est à espérer –, sur des structures plus modestes, auront opté pour la qualité, le respect de l'environnement, les circuits de commercialisation

courts et la reconquête de la valeur ajoutée. Un choix programmé par l'Europe, laquelle, sans doute avec plus de doigté – car sous le séduisant alibi environnemental – mais presque autant d'efficacité que l'horreur bolchevique à l'égard des moujiks, n'a pour seul souci que de coller au mieux aux marchés mondiaux. Pourtant, nul mieux que ces paysans qui, au fil des générations, ont tenté de tirer le meilleur parti de la terre tout en essayant de respecter ses équilibres complexes étaient à même de mettre en œuvre ce fameux développement durable.

La mondialisation et la financiarisation de l'économie (et même de l'agriculture, dont la terre et les produits qui en sont issus sont devenus des actifs financiers) ainsi qu'une Europe à la traîne des marchés, qui n'a plus rien à voir avec les idéaux humanistes des pères de l'Europe, en ont décidé autrement, mettant fin à cet « art de localité » cher à l'historien Jules Michelet. Et si le « grand chambardement de la France des campagnes » décrit par Fernand Braudel n'est pas terminé, sans doute une histoire est-elle en train de s'achever avec l'abandon de ce patrimoine rural plus que millénaire, laissant la place à une agriculture industrielle, à une nourriture standardisée, à une nature artificialisée et à une société aseptisée au sein de laquelle les enfants seront incapables de dessiner le mouton de Saint-Exupéry sans le transformer en barquettes sous vide ! Scénario de l'inacceptable qu'on croit lire dans *1984* de George Orwell ou *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley.

Lorsque mes parents ont vu le jour, l'agriculture occupait environ 40 % de la population active française. À la fin de leur vie, les agriculteurs ne représentaient plus que 3 %. Un changement majeur dans l'histoire de nos sociétés ! Au début de leur vie, les cloches de l'église rythmaient encore la journée aux champs, avec l'angélus à midi et à sept heures du

soir, et annonçaient les petits et parfois les sombres événements, comme un décès dans le village. À la fin de leur vie, ils découvraient la planète à travers Google Earth, jusqu'à ces parcelles exploitées par un cousin dans la lointaine pampa argentine.

Ce bouleversement, cette accélération du temps et ce raccourcissement de l'espace tendent à nous faire oublier que, depuis dix mille ans, l'agriculture a contribué pour une part essentielle à l'émergence des civilisations et des cultures, construit nos paysages, inventé l'économie, façonné nos territoires, fondé notre art culinaire, marqué nos modes de vie, modelé notre imaginaire... Car, comme l'a écrit l'ancien ministre de l'Agriculture du général de Gaulle Edgard Pisani dans *Un vieil homme et la terre* : « L'agriculture est plus que l'agriculture. » Elle est en effet la première activité « industrielle » issue de la révolution néolithique et demeurera l'activité dominante dans toutes les civilisations pendant près de dix millénaires. Elle le restera, du moins en France, bien après la révolution industrielle. Et le grand bouleversement de la société française ne s'opérera véritablement qu'après la Seconde Guerre mondiale.

LA DERNIÈRE SECONDE DE L'ANNÉE

Sans doute l'expression de « révolution néolithique » apparaît-elle quelque peu ambiguë pour caractériser cet événement essentiel dans l'histoire de l'humanité qu'aura été la naissance de l'agriculture. D'abord, le qualificatif de « néolithique », qui annonce l'avènement de la pierre polie après le Paléolithique, l'âge de la pierre taillée, fait uniquement référence au règne minéral, semblant négliger la domestication des plantes et des animaux, pourtant élément phare dans l'histoire des civilisations. Ensuite, le terme de « révolution » incite à imaginer un changement brutal dans le temps, alors

que l'émergence des premiers paysans, en différents endroits de la planète, apparaît comme un long processus se déroulant parfois sur plusieurs millénaires. Sauf, bien entendu, à considérer ces millénaires par rapport à l'échelle du temps géologique, ce qui relativise sérieusement nos façons de penser en nos sociétés d'hommes et de femmes pressés. En effet, la vie étant apparue sur Terre il y a environ 3,8 milliards d'années, si l'on ramène cette période à l'échelle d'une année – ce qui fait émerger la vie sur notre planète au 1^{er} janvier –, l'homme n'apparaît que le 31 décembre à 20 heures. Quant à l'agriculture, elle ne survient qu'à partir de 23 heures 59 minutes... et 59 secondes!

Événement donc récent, une seconde, au regard du temps géologique, et pourtant si lointain aux yeux de l'homme du XXI^e siècle que cette naissance de l'agriculture. Mais événement ô combien révolutionnaire tant cette transformation fondamentale dans l'ordre social, culturel et technique, tant ce bouleversement dans l'histoire des hommes et des civilisations auront considérablement modifié les conditions de vie de nos lointains ancêtres et des centaines de générations d'humains qui se sont succédé jusqu'à nous.

D'autres révolutions majeures ont certes précédé le Néolithique. D'abord la maîtrise du feu, il y a 1,4 million d'années, au Kenya. Puis les progrès en matière de préparations culinaires, comme la fabrication de récipients étanches pouvant aller sur le feu (700 000 ans avant notre ère) et l'utilisation de meules en pierre pour broyer les grains (15 000 ans avant notre ère). L'anthropologue américain Carleton Coon considère que l'invention de la cuisine pourrait avoir été le facteur décisif qui a fait passer l'homme d'une condition essentiellement animale à une existence vraiment humaine.

L'AGRICULTURE, À LA FOIS MARGINALE ET CENTRALE

Après la révolution néolithique, il faudra attendre plusieurs millénaires pour vivre une révolution d'une ampleur comparable. Peut-être les révolutions industrielles des XIX^e et XX^e siècles, avec la civilisation de la houille, les inventions de la fée électricité, du moteur à explosion, de la navigation à vapeur ou du télégraphe électrique...? Sans doute l'actuel bouleversement technologique dans les sciences du vivant, que des savants comme le philosophe Michel Serres ou le prix Nobel de chimie aujourd'hui disparu Ilya Prigogine placent sur le même plan que la révolution néolithique. Cette mutation que nous vivons depuis plusieurs décennies marque très probablement la fin de ces dix millénaires qui ont suivi le Néolithique et le début d'une ère nouvelle dont nous avons bien du mal à cerner les contours et qui suscite bien des inquiétudes.

Clin d'œil de l'histoire que ce rapprochement, car, malgré les dix millénaires qui séparent le Néolithique de la révolution technologique actuelle, le point commun entre ces deux événements, aussi paradoxal et surprenant que cela puisse paraître, c'est l'agriculture. Sa naissance il y a dix mille ans. L'émergence aujourd'hui des nouvelles technologies du vivant, organismes génétiquement modifiés (OGM), clonage, etc., qui concernent en premier lieu cette civilisation du végétal et ce monde animal à une époque où l'agriculture, du moins dans les pays développés, est devenue en termes de valeur ajoutée un secteur presque marginal – et peut-être même, aux yeux de certains économistes iconoclastes adeptes d'un libéralisme débridé, une activité en voie de disparition? Pourtant, ce secteur s'impose comme central parmi les questions essentielles que se pose notre société quant à son rapport au vivant, à la plante et à l'animal,

à l'alimentation et à la santé, aux territoires et aux paysages, parmi ses inquiétudes face aux grandes préoccupations environnementales – du réchauffement climatique à la rareté des ressources (eau, terres, pétrole...), de la pollution des sols à l'appauvrissement de la biodiversité en passant par la question énergétique.

L'agriculture a amplement marqué l'histoire de l'humanité; et encore de nos jours, comme nous l'ont rappelé les récentes crises alimentaires et l'instabilité croissante des cours des matières premières agricoles. C'est donc l'occasion, à travers ce livre, de nous souvenir de certaines des contributions majeures qui nous ont menés des premiers villages natoufiens près du Jourdain aux laboratoires de génie génétique, de l'aire aux robots guidés par satellite, des mérinos espagnols à Dolly, la première brebis clonée, des premières jacqueries au Larzac, du feu de Saint-Antoine à la vache folle...

C'est tout un pan essentiel de l'histoire des sociétés qui s'ouvre à nous, avec ses figures éminentes ou celles moins connues qui – d'Hésiode à René Dumont en passant par Columelle et Virgile, Bernard de Clairvaux et Hildegarde de Bingen, Ibn al-Awwam et Jehan de Brie, Bernard Palissy et Olivier de Serres, Sully et Gilles de Gouberville, La Quintinie et dom Pérignon, Vauban et Turgot, Lamarck et Goethe, Parmentier et l'abbé Grégoire, Thomas Jefferson et Gregor Mendel, Robert Bakewell et Charles Darwin, Louis Pasteur et la dynastie des Vilmorin, Jean-Henri Fabre et John Deere, Vavilov et Dokoutchaev, Henri Queuille et Émile Guillaumin, Jules Méline et Edgard Pisani, Josué de Castro et Norman Borlaug, Sicco Mansholt et Michel Debatisse, Jacques Poly et Pierre Rabhi, les physiocrates et les altermondialistes, les productivistes et les « bios » – ont bâti cette épopée à la fois technologique et sociale, culturelle et écologique, spirituelle

et économique, botanique et animalière, locale et globale. Sans oublier tous ces paysans anonymes, hommes et femmes, luttant laborieusement, de tout temps et sous toutes les latitudes, pour leur survie. Hier tous ces esclaves, serfs, journaliers, métayers, laboureurs, culs-terreux, aujourd'hui ces paysans sans terre et éternels sans-grade qui, en maints endroits de la planète, ne réussissent toujours pas à se nourrir correctement.

SENTIMENT D'INFÉRIORITÉ

« De tous les êtres qui peuplent notre planète, écrit l'agronome René Dumont dans *Paysanneries aux abois*, les plus exploités, les plus méprisés ont généralement été les travailleurs de la terre, les producteurs d'aliments, pourtant soumis aux durs labeurs... Ouvriers agricoles souvent sans travail, paysans sans terre... Exploités par le Commerce et la Finance... Flattés par les politiciens... Les paysans et autres prolétaires ruraux ont toujours été plus ou moins bafoués. Ce n'est pas pour rien que le mot même de "paysan" reste encore, dans la quasi-totalité des villes, considéré comme une insulte. » En 1943, la philosophe Simone Weil s'inquiète du peu de considération que l'on accorde aux paysans – « On pense beaucoup plus aux paysans quand on a faim », écrit-elle –, recommandant de leur accorder une « marque publique d'attention ». L'économiste et agronome John Kenneth Galbraith, issu d'une famille d'agriculteurs de l'Ontario, et qui est l'un des plus proches conseillers de John Kennedy, affirme dans *Une vie dans son siècle* : « On ne comprend rien aux paysans, de quelque pays qu'ils soient, si l'on ne sait pas qu'ils souffrent gravement d'un sentiment d'infériorité. [...] Ils cherchent à le compenser en vantant hautement l'importance économique de l'agriculture et les qualités morales et spirituelles que développe la terre chez ceux qui

vivent en contact étroit avec elle. Les habitants des villes, même petites, se considèrent doués d'un esprit supérieurement délié. Les travailleurs de la terre – je ne parle pas ici des grands propriétaires – sont hantés par l'idée d'être des péquenots. Et ces attitudes contaminent même les universitaires, les hommes politiques et les membres des professions libérales qui sont en relation avec l'agriculture... »

Ce sentiment d'infériorité traverse les siècles, renforcé par cette forme de mépris de la part des élites, en tout temps et de toutes contrées, qui explique que l'histoire des paysans a trop longtemps été dédaignée, notamment en France. Pourtant, culture des champs et culture de l'esprit ont une origine commune, que ne dément pas Lamartine : « Ce n'est pas seulement du blé qui sort de la terre labourée, c'est une civilisation tout entière », écrit l'auteur de *Graziella*. Ni le philosophe Michel Serres, qui, à l'occasion de la dernière émission *Apostrophes* de Bernard Pivot, est le seul parmi les soixante-dix écrivains présents sur le plateau à choisir un mot agricole : « ensemencement ». « Avec étonnement, fait-il remarquer après l'émission, j'ai vu que mes collègues écrivains avaient complètement oublié tous les mots qui les reliaient à la terre. »